

"LES CAVES LE THÉÂTRE DU VATICAN"

de M. André GIDE
à la Salle Richelieu

COMME tous ceux de mon âge, je dois beaucoup à M. André Gide. Et, grâce à lui, j'ai, au beau milieu d'un trimestre interminable, passé huit jours délicieux et vaqabonds, sur les bords du Rhône, après qu'une survaillante foularde ait découvert dans mon pupitre, camouflées en géographie, ces « Caves du Vatican ». L'insolence de mes quinze ans devait beaucoup à Lafcadio, et ma ferveur à Nathanaël. C'est dire que, sans l'obligation professionnelle, je n'aurais pas risqué la confrontation des héros de cette « farce » en dix-sept tableaux, que présente M. Jean Meyer, et de ceux, toujours vivants en moi, de la « solie ».

Il y aura forcément, parmi les spectateurs qui viendront applaudir ce spectacle et, pour parler comme Lafcadio, les « crustacés » et les « subtils ». Les crustacés, qui n'auront point lu le roman, risqueront de ne voir dans la farce qu'une bouffonne attaque contre les caçots, et l'apologie de ce fameux acte gratuit, qui, après avoir fait dire (et peut-être, hélas ! commettre tant de sottises) stimule encore la verve des sots. Et il y aura les subtils, qu'une longue pratique de l'œuvre de M. Gide aura rendus pointilleux, et qui sortiront déçus. Mais c'est là le danger de toute adaptation, et M. Gide, lui-même, ne pouvait l'ignorer.

Ceci dit, il faut louer M. Meyer de sa mise en scène, et avec lui, la performance quasi sportive des machinistes invisibles, qui a permis à ces dix-sept tableaux de se succéder à un rythme assez rapide pour conserver au spectacle une unité que la double, et même triple intrigue menaçait gravement.

« Les Caves du Vatican » sont, avant tout, l'histoire émouvante de Lafcadio, bâtard de grande famille, que l'hypocrisie de cette famille entend bien maintenant dans son état de bâtard, en même temps que celle d'une escroquerie imaginée par Protos, sorte de double caricatural de Lafcadio, pour soustraire à quelques caçots l'argent de la rançon du pape, soi-disant prisonnier des Francs-Maçons. Il y a là un peu d'irrévérence, je veux bien, mais le moyen de se fâcher quand, sur cette même scène, M. Claudel enferme son pape dans une sorte de placard ? Ce n'est pas tout : une intrigue amoureuse s'y mêle, à peine ébauchée, entre Lafcadio et la charmante Gèneviève, tandis que Protos mène de son côté une sorte d'enquête policière, et recourt avec humour les erreurs de son élève.

Si la partie vaudevillesque était facile à faire « passer », il n'en était pas de même de l'histoire de Lafcadio. Et il faut sans tarder rendre hommage au talent et à l'intelligence du jeune M. Alexandre, qui incarnait le personnage. Comment a-t-on pu se méprendre ? Même dans cette adaptation schématisée, il apparaît clairement qu'aux yeux de

M. Gide l'acte gratuit, c'est-à-dire sans motifs, et sans conséquences, n'existe pas. Lafcadio obéit à des motifs secrets en ouvrant la portière qui jette l'inconnu sur la voie. La clef du meurtre est peut-être dans sa réponse à Julius de Baraglioul : « Il n'avait pas l'air heureux... » Constatation doublement troublante : elle révélait à Lafcadio sa solidarité avec l'humain, et lui offrait l'image horrible de ce qu'il pourrait devenir. De sorte que sous son air gratuit, le geste de Lafcadio est un acte d'auto-défense, une défense épouvantée et absurde. Il me semble que le public, celui de vendredi, a perçu la gravité sous la farce. La scène des coups de canif, que je redoutais, s'est jouée dans un silence total, oppressé, sans un ricanelement. Grâce, je le répète à la noblesse de l'interprète.

Le reste de la distribution est excellent. Faut de place, je ne citerai que M. Jean Meyer lui-même (très amusant Protos), M. Henri Rollan, brillant Justus ; Mmes J. Moreau (Carola) et Renée Faure (Gèneviève). Les décors de M. Malciès sont ravissants. Un peu trop, peut-être, pour un texte farceur. Le plus beau est celui de la chambre de Carola somptueusement délavé. Quant à celui du train... Suivre sa pente, dit M. Gide, mais en la remontant. Que M. Meyer prenne garde à la sienne, qui incline du côté d'Antoine. Mais je plaisante. C'est du très bon travail.

Renée SAUREL